

HERCULE VALJEAN

Le « big shot » mystérieux



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-083

Le « big shot » mystérieux

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 804 : version 1.0

Le « big shot » mystérieux

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Aux bureaux du « Midi »

Gérard Wattier était au téléphone.

Instinctivement il consulta l'heure à la grosse horloge électrique suspendue au mur.

Midi moins neuf.

Sa nouvelle sensationnelle avait tout juste le temps de faire l'édition.

Dans la salle des journalistes, aux quartiers généraux de la police municipale, régnait l'activité la plus fébrile.

Fébrile.

Oui.

Mais en même temps jeune, gaie, gavroche.

Les clavigraphes piaillaient comme des poules en furie.

Les reporters, tantôt dans le farniente, travaillaient maintenant comme des enragés.

L'un d'eux cria soudain :

– Quel est le nom de baptême de Meunier ?

– Ernest.

Un autre enleva ses doigts de sur la machine à écrire, se les passa dans les cheveux, et sacra :

– Batêche !

– Qu'est-ce qu'y a ? fit le vieux Marchand, de la Presse.

– Comment est-ce qu'on dit ça, liver, en français ?

Gentœ, du Star, s'écria, pendant que ses mains continuaient à écrire :

– Marchand a perdu la foi.

– T'hank you, bloke pour une fois...

Il écrivit : Fois, sacra, barra le S d'un X, y ajouta un E ; puis son clavigraphe se régularisa à 60 mots à la minute.

À l'autre bout de la ligne, Cécile, la nouvelle

téléphoniste du MIDI, dit :

– Journal le MIDI.

– Cécile, fit Gérard, vite, donne-moi Augé, Benoît Augé.

Un instant plus tard, Augé faisait :

– Allô...

– Boss, dit Gérard, c'est Wattier. J'ai une nouvelle sensationnelle ; pouvez-vous l'écrire pour l'édition de 12 h. ?

– Oui, mais envoyé.

– Meunier vient d'être assassiné.

Benoît cria :

– Ernest, le détective privé ?

– Oui.

– Torrieu, Gérard, qu'attends-tu pour galoper. Détails, détails.

– Meunier marche rue des commissaires. Auto passe. Détonation. Balle au cœur de Meunier. Jeune fille téléphone police. Police ne veut pas dire son nom.

– Mamzelle X alors.

– Mamzelle X actuellement sous protection flics. Peut assassin peut la tuer s’il croit qu’elle l’a vu et le reconnaîtrait.

– D’autres détails ?

– Non.

– 30.

Wattier raccrocha.

C’est alors qu’il vit le cadet de la police entrebâiller la porte de la salle et lui faire un clin d’œil significatif.

Subrepticement le jeune reporter se leva et se rendit dans le corridor.

– Qu’y a-t-il, maître chanteur ? fit le reporter badin.

– Un scoop, dit le cadet. Crache. J’ai besoin de \$5.00 pour succomber en dehors de mes heures de travail, aux faiblesses traditionnelles de l’humanité.

Gérard raila :

– Si tu écris comme tu parles, je ne te conseille

pas de venir t'engager au MIDI.

Le cadet répéta :

– Craches-tu ?

– Minute.

– Comment ?

– Je paye à une condition...

– Shoot.

– La première édition est sous presse. Trop tard pour ton scoop ; je te paierai les cinq tomates à condition que ce scoop demeure scoop jusqu'à la prochaine édition de 2 heures.

– Oké.

Le cadet dit en langage sténographique :

– Un gas est arrêté en auto parce qu'il conduisait chaud ; refuse donner son nom. Amené aux Q. G. Police. Demande de voir directeur de la sûreté ; moi, dans bureau du directeur. Gas donne son nom au directeur. C'est Chapeau.

– Hein ? fit le reporter tout excité ; Chapeau, le big-shot.

– Big shot, me eye, dis plutôt big-shit.

– Détaille vite.

– C’est Ulric son batêche de nom ; il est fondateur, maire et protecteur des rackets de Chapeauville.

– Bien, merci.

Le cadet tendit la main :

– Mon cinq...

– Gangster, après 2 heures.

Wattier se garder bien d’éventer la mèche en téléphonant de la salle des Q. G.

Non, pas si fou que ça.

Il se rendit directement au MIDI et saluant Cécile d’un léger coup de tête et d’un sourire, entra dans la salle de rédaction.

Là il se dirigea vers le pupitre de Augé.

– La nouvelle de l’assassinat de Meunier est passée pour l’édition du 12 ?

– Ça été juste, mais...

– Ça s’est fait ?

- Oui.
 - J’ai autre chose de très sensationnel, je crois.
 - Accouche.
 - Ulric Chapeau...
 - Hein ? Pas le racketeer de maire de Chapeauville, le millionnaire protecteur de gansters et de racketeers, celui que, Tremble, notre patron, veut déloger de la mairie... ?
 - Justement.
 - Qu’a-il fait de croche ?
 - Il a été arrêté pour conduite d’auto en état d’ivresse.
- Benoît Augé s’empara du téléphone et dit à Wattier :
- Vas écrire ta nouvelle et fais vite.
- Cécile demanda :
- Que me dites-vous, M. Augé ?
 - Ce n’est pas à toi que je parle..., donne-moi la morgue des photos...
- Cécile rit :

– Me faire écrire ou la morgue ? Que voulez-vous ?

– Petite idiote ; c'est pas le temps des farces ; aboule.

Deux ou trois petits clics...

Puis une voix lasse, ennuyée dit :

– Morgue.

– Augé. Écoute, Belair.

– Ouais.

– Il me faut la meilleure et la plus grosse photo de Chapeau, Ulric Chapeau... Envoyé-là à la photogravure. Vignette de 4 colonnes faite à temps pour l'édition de 2 h. Correct ?

– Oké, boss.

À 4 heures cet après-midi-là, Wattier rencontra le cadet de la police qui lui dit :

– J'ai besoin de mon 5 pour mes faiblesses nocturnes d'aujourd'hui.

– Attends...

Il appela Benoît,

– Oké de donner le \$5 au stool dans l’affaire Chapeau ? demanda-t-il.

Augé hurla :

– NON.

Si fort que l’oreille de Wattier se mit à bourdonner.

Anxieusement il demanda :

– Mais pourquoi, boss ?

– Parce que Chapeau est ici dans le bureau du grand patron...

– De Marcel Tremble ?

– Oui, du grand manitou ; et sais-tu ce que Chapeau prétend ?

– Non, quoi ?

– Il prétend que ce n’est pas lui qui a été arrêté ; il fait le diable ; il menace Tremble qui ne tremble pas pour tout ça ; il réclame des dommages et il veut poursuivre le journal en libelle. Ah, au fait...

– Oui.

– Tremble veut te voir à 5 heures.

– J’y serai

Il raccrocha.

Le cadet demanda :

– Qu’y a-t-il ?

Wattier rageant, dit entre ses dents :

– Couillon !

Le reporter agit alors si vite que le cadet ne vit même pas venir le coup de poing sur le nez qui lui fit renverser une table, jeter un clavigraphe par terre, et tomber sans connaissance sur le parquet de tuile recouvert de papier à copie froissé.

II

L'entrevue

5 heures.

Dans le bureau de Marcel Tremble.

Assis là il y a Benoît Augé et le jeune Gérard Wattier.

Un petit Wattier qui n'en menait pas large.

Un petit Wattier qui avait peur à sa djobbe.

Le grand boss le regardait.

Gérard fut soulagé quand il le vit lui sourire.

– C'est moi Tremble, dit-il, pas toi. Écoute, Gérard ; aujourd'hui tu m'as prouvé indéniablement que tu es un excellent reporter.

Un petit velours chatouilla le cœur du jeune homme.

Augé soupira :

– Vous êtes incompréhensible, boss, dit-il.

– Explications s.v.p.

– Bien, je m’attendais à ce que Wattier soit le récipiendaire de la plus fleurie, de la plus pittoresque de vos engueulades...

– Pauvre Benoît, je t’aurais cru plus perspicace.

– Hein ?

– Oui. Sais-tu ce que le directeur de la sûreté m’a dit ?

– Non...

– Eh bien, il m’a dit que la nouvelle de Wattier était vraie, authentique, entends-tu... ?

– J’entends, mais je ne comprends pas... Si ce n’est pas Chapeau mais un autre qui a été arrêté...

– Ce n’est pas Chapeau.

– C’est un autre ?

– Oui, fit Tremble.

– Alors ? fit Benoît.

– Alors voilà pourquoi le jeune Wattier est un bon reporter.

– Vous parlez comme un casse-tête.

– Gérard, sans diminuer la force de la nouvelle, n'a pas pris de chances... Mais au fait, Augé, lis-tu ton journal ; je gage que tu n'as pas lu l'article de Wattier...

– Non, pas encore.

– Voilà donc la raison pour laquelle tu ne comprends pas. Écoute... Gérard n'a pas écrit : « M. Ulric Chapeau a été arrêté pour conduite d'auto alors qu'il était en état d'ébriété" ; non, il a été ouaize ; il a écrit : « Un homme qui a déclaré être Ulric Chapeau... » ; etc, etc... Sûrement, Benoît, tu saisis bien la différence...

– Évidemment.

Tremble reprit :

– Chapeau, le puant, a eu le front de venir m'enguirlander dans mon bureau. Il m'a menacé d'une action en dommages d'un quart de million et d'une charmante poursuite selon la loi du libelle. Mais grâce au texte de Gérard nous

sortirons victorieux dans les deux cas. D'ailleurs, quand même Wattier aurait commis une erreur, comme dans son cas elle était impossible à éviter, je ne l'aurais nullement blâmé. J'ai été reporter comme vous deux, moi aussi ; alors je backe mes hommes au coton.

Il reprit :

– Mais il y a un gas que je ne backerai pas, non, certain...

Benoît sourit et dit :

– Ulric Chapeau ?

– Oui, il poursuit en justice, hein ? Il veut la guerre, eh bien, il va l'avoir, l'avoir en maudit et sur son terrain. Wattier ?

– Oui, M. Tremble...

– Tu pars pour Chapeauville. Voici mes ordres... Déterre tout le passé pourri de Chapeau ; vois tous les stools, tous les mouchards de la ville et achète-leur leurs renseignements à n'importe quel prix. Voilà comme j'entends le journalisme, moi. Quand on travaille pour les plus grands principes humains, quand on veut tuer les rackets

et le gangstérisme et faire reflourir l'honnêteté publique, peu important les moyens, s'il faut que tu frappes en bas de la ceinture, Gérard, n'aie pas peur, fesse. Le journalisme, c'est ça...

Benoît dit :

– Vous avez raison, boss. C'est ça le vrai journalisme. La tête dans le bleu de l'idéal, mais les pieds dans la merde.

– Parle donc en canayen ; n'aie pas peur de dire merde. Ne parle pas des mauvaises maladies ; il n'y a qu'un moyen d'être bon journaliste, c'est d'appeler les cochons par leurs noms. La meilleure manière et la plus efficace de combattre les chaudes-pisses et la syphilis, c'est de choquer les âmes timides et pieuses en les bombardant de leurs noms communs. Gérard... ?

– Oui, boss.

– Tu as bien compris mes ordres ?

– Oui.

– Alors tu prends le premier train pour Chapeauville. Va.

Il sortit, suivi de Benoît Augé.

Comme ce dernier passait près de Cécile, elle lui dît :

– Un appel pour vous.

– Bien, je vais le prendre ici.

L'appel venait du bureau de feu Ernest Meunier, détective privé.

– M. Benoît Augé ?

– Oui, mademoiselle.

– Je suis, ou plutôt j'étais la secrétaire de M. Meunier ; vous m'aviez appelée ?

– Oui.

– Pourquoi, monsieur ?

– Me diriez-vous à quelle affaire travaillait votre patron quand il est tombé sous la balle de l'assassin ?

– Certainement, il suivait un nommé Chapeau et rapportait ses faits et gestes à une cliente.

– Parlez-vous bien d'Ulric Chapeau, le maire de Chapeauville ?

– Oui.

– Et le nom de la cliente ?

– Madame Ulric Chapeau.

Benoît vit alors le patron qui s'en allait.

Il lui cria :

– Eh, M. Tremble...

– Qui, quoi ? fit le patron en se retournant.

– Venez ici, je vous prie.

Le grand boss s'approcha et le reporter lui dit :

– Vous savez que le détective Meunier vient d'être assassiné ?

– Oui, quoi ?

– Savez-vous qui il pistait au moment où on l'a abattu ?

– Non.

– Eh bien, il pistait Chapeau à la demande de la femme de celui-ci.

Tremble se frotta les mains :

– Passe la nouvelle sur 8 cols., en première page, avec encore le portrait de Chapeau. Prochaine édition...

Benoît déclama joyeusement :

« Ah, patron, la vie est belle, magnifique :

Je jouis en ce moment d'une ivresse impudique ;

J'adore les souffrances des autres, mon cher ;

L'incendie est pour moi un plaisir de la chair ;

Meurtres, manslaughter, vol ou incendie,

Voilà le secret de la vie, de MA VIE... »

Tremble sourit et badina :

– P.C.C. Paul Verchères, hein, Benoît ?

– Je crois que oui.

Le patron dit alors :

– Cette affaire me rajeunit de 10 ans. Ah, la griserie de la bataille... As-tu remarqué les yeux brillants de Wattier à son départ ?

– Oui.

– Je lui prédis le plus brillant avenir.

Marcel Tremble termina l'entrevue par ces mots de défi :

– Ulric Chapeau, à nous deux maintenant.

Il sortit.

Benoît alla, lui, écrire la nouvelle que venait de lui donner la secrétaire de Meunier.

III

Ce qui devait arriver arrive !

Cécile dit :

– Patron ?

– Oui, fit Tremble.

– Il y a une dame qui veut vous voir.

– Son nom ?

– Madame Ulric Chapeau.

Marcel tressaillit.

Il hésita.

Réfléchit.

Puis dit :

– Fais-la entrer, Cécile.

Madame Chapeau était une grande blonde, maigre mais bien faite, à la démarche altière et

hautaine, au regard dont la candeur décelait un brin d'hypocrisie.

Tremble se leva et dit :

– Prenez la peine de vous asseoir, madame.

Elle obtempéra :

– Vous savez pourquoi je viens ? dit-elle.

– Pas le moins du monde, madame ; au contraire, je suis étonné.

Elle demanda :

– Vous connaissez l'avocat Germain ?

Marcel hocha négativement la tête.

Elle reprit :

– Maurice Germain est l'aviseur légal de mon mari. C'est aussi son fils adoptif ; Maurice a beaucoup d'influence sur Ulric.

Tremble dit, commençant à s'impatienter ;

– Voulez-vous en quelques mots brefs, me dire, madame, le véritable objet de votre visite ?

– C'est que je ne le puis pas moi-même.

– Comment ça ?

– Bien, Maurice Germain m’a prié de vous demander de venir avec moi le voir à sa suite de l’hôtel Mont...

– Non, fit Tremble.

– Mais pourquoi ?

– Parce que c’est lui qui veut me voir et non moi. Dans ces conditions, j’ai le droit, n’est-ce pas, d’exiger que la rencontre ait lieu sur mon terrain propre.

– Oui, évidemment, je n’avais pas pensé à cela.

Elle se leva.

Et dit :

– Je puis me servir de votre téléphone ?

– Certainement.

Elle composa le numéro de l’hôtel Mont-Royal et dit à l’opératrice :

– Suite 714.

Germain était là.

Elle lui expliqua le refus de Tremble de le

rencontrer ailleurs que sur son propre terrain.

Germain lui dit :

– Très bien, attendez-moi, dans dix minutes je serai là.

Il tint parole.

Dès son entrée, Tremble lui dit :

– Je suis très occupé.

– Je comprends.

– Alors soyez bref.

– Je le serai. Voici la proposition, nous ne prenons contre vous ni l'action en dommages ni l'action en libelle...

– Et de mon côté... ?

– De votre côté, vous cessez votre campagne politique contre Chapeau.

Un silence...

Un silence rempli de choses sinistres, mystérieuses, lourdes, s'écrasa sur la pièce.

Il dura longtemps.

La parole était à Tremble.

On aurait dit que l'avocat attendait sa réponse avec anxiété.

Le patron du MIDI fit :

– Ouais, ouais.

Puis il regarda Germain dans le blanc des yeux :

– Autrefois il y avait un journal de chantage qui s'appelait MONTRÉAL MINUIT. Il dura exactement 6 numéros. Savez-vous pourquoi le MIDI dure depuis des années et des années ?

L'avocat ne répondit pas.

Marcel reprit :

– C'est parce qu'ici on est sincère et honnête envers le lecteur. Alors ma réponse avec votre proposition est NON. Le MIDI ne se vend, mon cher maître, qu'à 3c la copie, jamais autrement, ni pour or ni pour promesses de non-poursuites.

La femme dit, très pâle :

– Mais, monsieur...

– Je regrette, madame, mais c'est là mon dernier mot.

Elle se leva.

Germain l'imita et dit :

– Adieu.

– Non, non, pas adieu, car mon petit doigt me dit que nous nous reverrons, dit Tremble.

Il était bon prophète.

Ses visiteurs venaient à peine de le quitter que le téléphone sonna sur son pupitre.

Cécile lui dit :

– Gérard Wattier...

– Donnez-le moi.

Bientôt il entendit la voix de Gérard :

– Boss, c'est vous ?

– Oui, jeune homme.

– Excusez, patron, je ne veux pas parler longtemps, car je me doute un peu que cette ligne est tapée.

– Envoyé...

– Je suis sur la piste de deux filles qui détiennent un secret précieux à propos de

Chapeau.

– Leurs noms ?

– Hilairette Poirier et Mimi Taché.

– Leurs adresses ?

Elles demeurent ensemble au Chapeauville
Apartment Hôtel.

– Bien.

– Bonjour.

– Bonjour.

Tremble allait raccrocher ; mais Wattier lui
dit :

– Je suis sur le point de découvrir le pot aux
roses. Ne soyez pas inquiet si je suis une couple
de jours sans communiquer avec vous.

– Bien. Bonne chance.

Il était près de six heures p.m. le lendemain
quand soudain Benoît Augé pénétra dans le
bureau de Tremble.

Il était très pâle.

Le patron lui dit ;

– Tu as l’air d’une vesse de carême, tu es une annonce ambulante de croque-mort ; qu’y a-t-il donc ?

– Vous connaissez Belœil, le flic ?

– Le gros Théo, le directeur de l’escouade des homicides de la police provinciale ? Mais oui.

– Belœil vient de m’appeler.

– Pour te dire que... ?

– Que Gérard Wattier vient d’être assassiné.

Tremble bondit :

– ASSASSINÉ ! ?

– Oui, hélas.

Sur les traits du boss passa toute une théorie de sentiments violents.

La colère.

La rage.

La détresse.

La vengeance.

Il s’écria :

– C’est de ma sacrée faute aussi. J’ai envoyé

le petit à une mort certaine. Je suis un misérable.

Alors ce fut plus fort que lui.

Benoît Augé eut le pitoyable spectacle d'un homme fort, puissant, qui la tête couchée sur son pupitre dans le creux de son bras, pleurait, sanglotait comme un petit enfant.

Il dit doucement :

– Cela prouve, patron, que vous n'êtes pas un misérable.

Puis Augé ne put se retenir lui non plus.

Il éclata à son tour.

Soudain les sanglots de Tremble cessèrent.

Il releva la tête et faillit fendre le pupitre d'un formidable coup de poing.

– Vengeance ! Je le jure sur la tête de ma mère, Gérard Wattier, tu seras hautement vengé. Benoît ?

– Oui ?

– Il faut que les funérailles de Gérard soient les plus belles depuis la mort de sir Wilfrid Laurier. Dévalise tous les fleuristes de la ville ; il

me faut 100 landaus ; ; il me faut un cortège d'un mille ; une messe pontificale, et, aux autels latéraux, des messes avec diacre et sous-diacre ; il me faut les meilleurs chanteurs de la radio à l'orgue ; ; il me faut toutes les fanfares disponibles...

Augé demanda en souriant :

– Que vous faut-il encore ? D'une voix blanche, Tremble dit :

– Il me faut le Domino noir.

– Bien, patron, je me mets en communication avec lui.

– Attends, ce n'est pas tout.

– Quoi donc ?

– Tu vas annoncer dans notre prochaine édition que je vais, moi, faire boster les rackets de Chapeauville et déterrer tous les vieux squelettes merdeux et tous les secrets les plus infâmes. Et, police vendue contre moi ou non, je ne cesserai ma campagne que quand l'assassin de Gérard Wattier dansera la danse du pendu au bout de la corde à Bordeaux. J'entêterai l'article moi-

même de quelques cents mots de ma plume.

– Oh, patron, que je suis content... Vous n'aviez pas écrit vous-même depuis l'enlèvement de votre enfant...

Tremble murmura :

– Aussi c'est qu'un autre enfant vient de m'être enlevé.

Il ajouta :

– N'oublie pas le Domino.

– Non, non, soyez sans crainte.

IV

Le Domino noir

Comme le docteur Jekyll et Mr Hyde, le Domino noir, on le sait, avait deux personnalités.

Il cachait celle qui en faisait le plus puissant ennemi des criminels dans la province de Québec sous une autre, celle d'un jeune homme riche et désœuvré, qui, en plus, était loin d'avoir inventé la poudre.

Comme Augé était à écrire son article, le Domino noir déguisé en mendiant vieillot s'approcha de la téléphoniste Cécile.

– Je voudrais voir Tremble, dit-il.

Cécile, voyant les haillons de l'homme, hésitait.

Il reprit en souriant :

– Savez-vous jouer aux dominos, mamzelle ?

Cécile, de l'ahurissement passa à la compréhension.

Elle s'écria :

– Vous êtes le..., le... le...

Gentiment il mit la main sur la bouche de la jeune fille :

– Le mot fatidique, il ne faut pas le prononcer, dit-il.

Elle offrit :

– Je vais avertir le patron...

– Tremble est-il seul en ce moment ?

– Oui.

– Alors laissez faire ; je vais entrer sans le prévenir. Quand Marcel vit le vieux bum qui lui offrait un crayon en souriant misérablement, il sacra :

– Ah, la petite idiote de Cécile... Je lui revaudrai cela.

– Achetez un crayon, mon bon monsieur ;

c'est fort utile pour marquer les scores dans une partie de dominos.

– DOMINO ?

Et puis les deux hommes éclatèrent de rire.

Le visiteur s'assit et dit :

– Je veux les faits saillants et brefs, Tremble.

– Les voici... Vous connaissiez le détective Meunier ?

– Oui.

– Vous avez entendu parler d'Ulric Chapeau ?

– Le maire-racketeer de la ville qui porte son nom ?

– Justement.

– Oui.

– Eh bien, la femme de Chapeau avait engagé Meunier pour pister son mari. En suivant cette piste, Meunier s'est fait assassiner.

– Les mobiles du meurtre ?

Tremble haussa les épaules :

– Je n'en sais rien, dit-il.

Il reprit :

– Un soir, Chapeau se fait arrêter par la police de Montréal.

– Pourquoi ?

– Pour conduite dangereuse. Mon reporter, Wattier, publie la nouvelle de cette arrestation...

– Et... ?

– Et Chapeau arrive à mon bureau en maudit. Il me dit que ce n'est pas lui qui s'est fait arrêter mais un imposteur qui a criminellement utilisé et son nom et ses papiers d'identité.

– C'est tout ?

– Oh, non. Chapeau me menace de mesures judiciaires. Le lendemain madame Chapeau et l'avocat de celle-ci viennent me demander de ne point faire campagne politique contre Ulric et essaient de m'amadouer en me promettant de ne pas me poursuivre devant les tribunaux. Je les envoie à tous les diables.

– Ensuite ?

– Je décide de démolir Chapeau et j'envoie le

jeune Gérard Wattier déterrer le passé compromettant du boss de Chapeauville. Or Gérard est assassiné. Mais avant de tomber sous la balle de l'assassin il m'a téléphoné...

– Ah...

– Oui, mais le renseignement fourni est plutôt maigre.

– Dites toujours.

– Deux filles sont mêlées à cette affaire.

– Leurs noms ?

– Mimi Taché et Hilairette Poirier.

– Leurs adresses ?

– Elles demeurent ensemble au Chapeauville Apartment Hôtel.

Silencieusement le Domino s'empara du téléphone et dit à Cécile :

– Chapeauville apartment hôtel.

Quand il eut la bonne connection le Domino demanda :

– Avez-vous une locataire du nom de Mimi

Taché ?

– Non, monsieur.

– Hilairette Poirier ?

– Oui. Voulez-vous lui parler ?

– S.v.p.

Alors une voix veloutée, basse, prudente, dit :

– Allô.

– M^{lle} Poirier ?

– Elle-même.

– Puis-je parler à mademoiselle Taché ?

– Qui la demande ?

Le Domino murmura :

– Police.

Hilairette dit :

– Si vous êtes de la police vous devriez savoir que j’ai rapporté à la sûreté la mystérieuse disparition de Mimi.

Sans avertissement elle raccrocha.

Le Domino appela PL. 4141 et demanda

Belœil.

Quand il eut le gros Théo au téléphone il lui dit :

– Théo ; j’ai besoin de quelque chose.

– Mon Noir, vos désirs sont des ordres. J’écoute.

– As-tu un jeune dick intelligent et débrouillard ?

– Certes oui.

– Alors qu’il obtienne les empreintes digitales d’Ulric Chapeau. Sans qu’il s’en aperçoive par exemple.

Belœil demanda :

– C’est tout ?

– Non, tu sais où le cadavre du jeune Wattier est exposé ?

– Oui.

– Envoie ton expert régulier, Paulot, prendre ses empreintes. Quand tu auras les deux assortiments d’empreintes, tu m’enverras Paulo ?

Le Domino raccrocha et dit à Tremble :

– Ça ne prendra pas goût de tinette maintenant.

Il se leva, serra la main du boss du MIDI et sortit...

V

À Chapeauville

Chapeauville est un centre né à la fois de la guerre, du gangstérisme et des rackets.

Toutes les industries, tous les commerces, en somme toutes les affaires ne pouvaient demeurer en existence que s'ils payaient tribut à Ulric Chapeau.

Celui-ci exerçait comme un moderne droit de jambage universel.

La première révolte contre le maire malodorant battait son plein.

Les forces de la chambre de commerce, de la chambre des jeunes et du board of trade de la localité s'étaient alliées pour combattre la candidature de Chapeau et faire élire un maire honnête.

La lutte était chaude.

Ardente.

Corsée.

Les règles du marquis de Queensbury n'étaient pas respectées.

On frappait en bas de la ceinture.

On déterrait de repoussants squelettes généalogiques.

Bref, Ulric non seulement n'en menait pas large, mais, comme le dit si bien un de ses adversaires dans une assemblée publique, Ulric avait décidément, tel une fille sans vertu, perdu son chapeau.

Le Domino stoppa sa voiture et en descendit.

Ses vêtements capitonnés aux bons endroits lui donnaient la carrure d'Yvon Robert.

Comme déguisement, il ne portait qu'une boulette de cire qui lui faisait paraître le nez comme celui d'un boxeur.

Une boulette et des lunettes de couleur.

Il regarda le gros édifice qu'une plaque

identifiait comme le Chapeauville Apartment Hôtel.

C'était une bâtisse d'une dizaine d'étages bâtie pour raisons d'économie sans doute, comme une boîte à savon..

Il s'adressa au jeune nègre de l'ascenseur :

– Mademoiselle Taché ? dit-il.

– Il n'y a pas de demoiselle Taché ici, monsieur.

La figure du Domino exprima une certaine satisfaction.

Il dit au noir :

– Hilairette Poirier.

– Bien, monsieur.

Le préposé tourna sa manivelle et l'ascenseur se mit à monter pour bientôt stopper.

Le noir dit au Domino :

– Première porte à droite.

L'ennemi du crime frappa.

La porte s'ouvrit presque tout de suite et une

jeune fille à la beauté fardée, parut.

Sa figure décelait une vague appréhension.

Elle dit :

– Monsieur ?

– Je viens prendre des renseignements au sujet de la disparition de Mimi Taché.

Il ajouta :

– Vous êtes Hilairette Poirier ?

– Oui.

Elle s'écarta un peu, lui indiquant qu'il pouvait entrer,

Il s'assit.

Elle lui offrit :

– Un collins, un scotch...

– Un scotch.

Elle revint bientôt de la cuisine avec le scotch et un collins pour elle.

Soudain le Domino dit :

– Oh, j'ai oublié : un verre d'eau comme chaser s.v.p.

Comme elle se rendait à la cuisine, il sortit une petite bouteille de chloral et en versa quelques gouttes dans le collins.

Candidement, Hilairette vida son verre d'un trait.

Le Domino demanda des renseignements sans valeur, juste pour tuer le temps.

Bientôt la jeune fille se mit à bâiller.

Ses yeux se vidèrent de toute expression.

Son menton s'écroula entre ses mains.

Elle dormait.

Le Domino chercha dans l'annuaire du téléphone le numéro de l'Hôtel Ulric et le signala.

À la téléphoniste de l'hôtel il dit :

– Chambre 214.

Il demanda alors :

– Paulot ?

– Oui, boss.

– Apporte tes drigailles et viens

immédiatement chez Hilairette.

– OK.

Quelques minutes plus tard l'expert de la police provinciale arrivait.

Le Domino dit :

– Tu as les empreintes de Wattier ?

– Oui, et aussi celles de Chapeau.

– Alors procède.

Paulot saupoudra tous les meubles de poudre blanche.

Puis il se mit à décalquer les empreintes.

Ce ne fut pas long.

– Tu as eu bon nez, Domino, dit-il.

– Comment ?

– Les empreintes de Chapeau sont à peu près partout.

– Donc c'était, un habitué, un intime de la dormante Hilairette.

Paulot s'attaqua à un fauteuil de cuir.

– Tiens, tiens, tiens, fit-il.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Gérard Wattier s'est assis dans ce fauteuil.

Le Domino commenta :

– Il est venu dans cet appartement et en est mort.

Paulot s'écria :

– Tu es merveilleux Domino ; ton instinct, ton nez ne te trompent jamais ; deux coups, deux bull's eyes.

– Tu vends la peau de mon ours avant que je l'aie tué. Attends à l'arrestation de l'assassin pour le garrochage de compliments. Maintenant, au travail.

Il examina tout ce qu'il y avait dans la place.

Les vêtements dans les garde-robes.

Le linge, les lettres, les papiers.

Tout, tout.

Puis il sortit.

Eut un long entretien avec le concierge.

Aussi avec plusieurs autres employés de la

maison.

Quand il revint à l'appartement, Hilairette s'éveillait.

Égarée elle demanda :

– Que m'est-il arrivé ?

Le Domino répondit :

– Oh, une faiblesse passagère, un étourdissement...

– J'ai perdu connaissance ?

– Oui ; c'est moi qui vous ai transportée dans votre lit.

– Ah, merci.

Il demanda :

– Vous sentez-vous assez bien pour répondre à mes questions ?

– Certainement.

Le Domino commença :

– De quelle taille était Mimi Taché ?

– Elle habille 14 ans.

– Comme vous ?

- En effet, comme moi.
- Recevait-elle de la correspondance ?
- De temps en temps, oui.
- Avait-elle un ami de garçon ?
- Ça je n'en sais rien.
- Elle était si discrète que ça ?
- Oui, et peut-être davantage.

Le Domino se gratta la tête.

Puis il reprit :

- Quand elle est disparue, a-t-elle emporté quelque chose, une valise par exemple ?

Hilairette hocha négativement la tête.

Alors le Domino fit bondir la jeune fille en lui criant :

- menteuse !

Elle protesta :

- Je suis sûre que Mimi n'a rien apporté avec elle.

- Il ne s'agit pas de cela.

– De quoi s’agit-il donc ?

– Il s’agit qu’IL N’Y A PAS, qu’il n’y a jamais eu de Mimi Taché.

Faiblement, Hilairette protesta :

– Mais...

– Il n’y a pas de mais. Je vais vous dégonfler la fiction de Mimi Taché. Si cette fille sortie de votre imagination avait réellement existé, elle aurait laissé derrière elle un portrait, un bout de lettre, un parfum particulier. Le concierge et les autres employés de la maison l’auraient au moins entrevue.

Il regarda Hilairette dans le blanc des yeux :

– Pourquoi avez-vous créé de toutes pièces cette Mimi ? Il y a une raison à cette création. Je veux le savoir. Parlez.

Après quelques secondes d’hésitation, Hilairette Poirier parla et ses déclarations devaient avoir une influence énorme sur les développements de cette affaire à la fois intéressante et embrouillée.

VI

Le récit d'Hilairette

Le Domino demanda à la jeune fille :

– Vous connaissez Chapeau ; soyez franche. Ses empreintes digitales sont partout dans la maison...

Hilairette répondit faiblement :

– Oui.

– Qu'était-il pour vous ?

– Un ami.

Elle rougit.

Il dit :

– La présence des empreintes de Chapeau dans votre chambre à coucher révèlent qu'il était pour vous joliment plus qu'un ami. Cessez donc de désigner les chûtes Niagara comme un ruisseau.

Vous étiez sa...

Hilairette baissa pudiquement la tête :

– J’étais sa maîtresse, oui, c’est vrai.

Passant à un autre ordre d’idées, le Domino demanda :

– Vous avez connu Gérard Wattier ?

– Non.

Le Domino la regarda les yeux dans les yeux jusqu’à ce que le regard d’Hilairette fuit le sien. Il dit :

– Les empreintes de Wattier sur un de vos fauteuils font de nouveau de vous une petite menteuse. Gérard, le reporter, est venu ici.

Hilairette avoua :

– Oui, dit-elle.

– Racontez-moi votre conversation avec lui.

– Il avait pisté Ulric jusqu’ici.

– Oui ?

– Oui, il apprit ainsi ce que j’étais vis à vis Chapeau,

– Et après... ?

– Mon vrai nom est Hilairette Poirier ; mais dans mes amours je prends toujours l’alias de Mimi Taché.

– C’est sous le nom de Mimi que vous connaissiez Chapeau ?

– Oui.

– Continuez votre récit, dit le Domino.

Elle reprit :

– Wattier m’avisa que ma vie était en danger, que Chapeau était intéressé à ma disparition.

– Vous, dit-il pourquoi ?

– Oui.

– C’est lui sans doute qui vous a conseillé, dans le but de vous protéger, de créer de toutes pièces la disparition de Mimi Taché ?

– Oui.

Le Domino remarqua :

– Bon journaliste que ce Gérard ; il se fabriquait pour future publication une nouvelle

merveilleuse... Continuez, voulez-vous ?

– J’appris de Wattier que Chapeau était bigame.

Le Domino noir tressaillit.

Hilairette poursuivit :

– Sa première femme est actuellement dans notre ville.

– Elle fait probablement chanter Chapeau ?

– C’est ce que m’a assuré Wattier.

– Son nom ?

– Claire Courcy.

– L’avez-vous déjà vue ?

– Non.

À ce moment quelqu’un frappa à la porte.

La jeune fille alla ouvrir.

C’était maître Maurice Germain, fils adoptif et aviseur légal de Chapeau, qui arrivait accompagné d’une inconnue.

Hilairette les fit asseoir et, en voulant présenter le Domino, elle s’aperçut qu’elle ne

savait pas son nom.

– Domino noir, fit celui-ci en souriant.

Les traits de Germain manifestèrent de la surprise.

Se tournant vers l'inconnue le Domino demanda :

– Je ne crois pas connaître votre nom, Madame... D'un air rétif elle dit :

– Claire Courcy...

– La première femme de Chapeau ?

– Sa SEULE femme, monsieur, sa seule épouse légale.

– Quel est l'objet de votre visite ?

L'avocat prit la situation en mains :

– Dans cette affaire de bigamie découverte par Wattier...

– ... qui a été assassiné à cause de cela, dit le Domino.

Germain poursuivit :

– ... découverte par Wattier, je représente les

intérêts d'Ulric Chapeau, mon bienfaiteur.

– Expliquez-vous.

– M. Chapeau comprend que pour la conservation de sa bonne réputation...

– Hum... fit le Domino.

Imperturbablement Germain poursuivit :

– ... bonne réputation, il est intéressé à sceller les lèvres des deux femmes qui connaissent sa bigamie. Alors je suis venu vous offrir une certaine somme mensuelle qui achètera votre silence.

– Mademoiselle Poirier vous a-t-elle demandé quelque chose ? demanda le Domino.

– Non, mais je suppose...

Hilairette dit sèchement :

– Je suis satisfaite de ce qu'Ulric me verse actuellement.

Claire Courcy dit :

– Il me faut, à moi, cher maître, 500 piastres par mois.

Germain leva les bras au ciel et s'écria :

– Vous exagérez, madame.

Le téléphone sonna.

Le Domino dit :

– Allô.

– Domino ?

– C'est Belœil.

– Oui, gros Théo...

– Il en arrive une bonne actuellement.

Belœil parla.

Parla.

– Ça parle au maudit, fit soudain le Domino.
Bien, bonjour, Belœil. Je te rappellerai plus tard.

Il raccrocha.

S'adressant à Claire Courcy, il dit :

– Votre 500 piastres mensuel est à l'eau.

La femme fit :

– Hein !

L'avocat dit :

– Comment ça ?

– ULRIC CHAPEAU EST MORT !

L’atmosphère devint subitement funèbre.

Timidement Hilairette dit :

– Assassiné ?

– Belœil prétend que c’est un suicide.

L’avocat Germain demanda :

– Et vous ?

– Moi, je ne sais pas, encore...

– Pas encore ? Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que ce qui vient d’arriver, je l’avais prévu.

– Prévu ?

– Oui, j’avais planté un homme sur les lieux. S’il a fait son devoir, il était caché dans la chambre de la victime au moment du suicide ou du meurtre. Quel est le numéro de téléphone de la résidence de Chapeau ?

Germain le donna au Domino.

Il le composa au cadran, puis il dit :

– Je voudrais parler à l’agent numéro Un.

– Vous vous adonnez bien, Domino ; c’est le numéro Un qui parle.

– Ton rapport.

Le vengeur du crime écouta pendant une grosse minute, raccrocha le récepteur et dit :

– Mesdames et monsieur, c’est un meurtre. Sapho, la deuxième femme de Chapeau, a apporté à son mari un verre de lait empoisonné. La police attend le rapport de l’autopsie pour procéder à l’arrestation de la meurtrière.

Claire Courcy s’écria :

– C’est saprement bon pour elle !

VII

La perspicacité du Domino

Belœil venait d'arrêter Sapho Chapeau pour le meurtre de son mari.

Il causait avec le Domino.

Les deux hommes étaient assis dans le bureau de Théo.

– Selon moi, dit ce dernier, l'argent est le mobile du crime. Qu'en penses-tu, toi ?

Le Domino dit, rêveur :

– On pourrait dans cette affaire tourner à l'envers le proverbe qui dit de chercher la femme.

– Je ne comprends pas bien.

– Béotien, je veux dire : CHERCHEZ L'HOMME.

Après un silence il reprit :

– Le mobile, hein ? Il peut être soit l’argent, soit l’amour ; tu optes pour l’argent, mon Théo ; eh bien, moi, j’opte pour l’amour. Repassons la cause dans ses grandes lignes.

– Je veux bien ; va...

– Le bal commence par la mort avec accompagnement de revolver, la mort du détective privé Ernest Meunier.

– Pourquoi a-t-il été tué ?

– Parce qu’il savait quelque chose de grave, de compromettant contre quelqu’un. Dès lors j’ai le droit de présumer que ce quelqu’un est le meurtrier.

– Oui, mais qui est-il ?

– Quand je saurai son nom, le cause sera prête pour la justice. Entrevois-je, quelque chose ? Je crois que oui. Quelques petits détails additionnels et je pourrai pointer l’assassin du doigt.

Il poursuivit :

– Une femme a assisté au drame Meunier.

– Mademoiselle X du directeur de la sûreté...

La pauvre petite. Le directeur de la sûreté l'a questionnée, questionnée...

– Elle a refusé de parler ?

– Oui.

– Sait-on au juste pourquoi ?

– Elle était terrifiée ; elle avait peur de payer de sa jeune vie, ses révélations.

– Évidemment elle connaissait l'assassin.

– La jeune idiote, en ne parlant pas, prenait le meilleur moyen possible de se faire expédier ad patres ; tandis que si elle avait parlé au directeur il serait devenu inutile de la tuer, car si le meurtrier frappait c'était justement pour prévenir ses révélations.

– Tu as raison, Domino.

À ce moment, Benoît Augé entra en trombe.

Il ne reconnut pas sous le simple déguisement du chapeau dur et du cigare du classique détective, son ami le Domino noir, dont il était la seule personne au monde à connaître l'identité véritable.

Conséquemment il demanda à Belœil :

– J’ai à te voir en particulier, sortons, veux-tu ?

Le Domino éclata de rire ;

– Achète-toi des verres, Benoît, dit-il.

– Ça parle au diable ; je me suis laissé prendre encore cette fois-ci.

– Pourquoi est-tu entré à 80 à l’heure ? demanda Belœil.

– Parce qu’il vient de se commettre un autre meurtre.

– Hein ? fit le Domino.

– Encore ? fit Théo.

– Quelle est la victime ?

– Mademoiselle X.

Le Domino poussa un juron.

Puis il s’écria :

– Moi qui me pensais intelligent... Intelligent me eye... Je savais que cette fille était en danger et je ne l’ai pas protégée... Dire qu’Hercule

Valjean m'appelle la terreur des bandits... SOME terreur...

Il reprit :

– Comment est-elle morte ?

– Sous les roues de l'auto d'un chauffard. Ah, oui...

– Quoi donc ?

– J'ai réussi à subtiliser sous le nez de la police municipale, un papier à la morgue.

– Un papier intéressant ?

– Très. Il a été écrit par mademoiselle X.

– Lis.

Augé obéit et lut :

« Je sors presque régulièrement avec un monsieur de Chapeauville. L'autre soir, comme il était ivre, il parla trop et me révéla qu'il y avait un homme entre lui et une grosse fortune. « Je vais le tuer », dit-il.

« Le lendemain, je l'ai, par un pur hasard, vu au moment où il assassinait le détective Meunier.

« Depuis lors j'ai peur, oh, que j'ai peur... »

– Pauvre petite, elle avait, raison. Il faut que je fasse quelque chose pour arrêter cette orgie de meurtres...

S'adressant à Belœil, il demanda :

– Où donc en étions-nous quand la brusque entrée de Benoît fit dévier la conversation ?

– J'allais parler de l'arrestation de Chapeau qui a déclenché la virulente et énergique campagne du MIDI.

– Oui, l'arrestation de Chapeau...

– Qui n'était pas Chapeau...

– Pour quelle raison se déguisait-il ainsi ?

– La raison est évidente, dit le Domino. Il n'y a rien qui vaille mieux que le nom d'un autre pour embrouiller la police et permettre l'impunité au coupable.

Théo demanda :

– Crois-tu qu'il y a une relation entre le meurtre de Meunier et cette arrestation apparemment anodine, sous un faux nom ?

– Indéniablement.

– Comment ça ?

– Celui qui s’est fait passer pour Chapeau est notre grand meurtrier. Le crime de madame Shapo Chapeau me démontre que c’est à cause de lui qu’elle a tué son Ulric. C’est comme écrit un jour Barrès : DU SANG, DE LA VOLUPTÉ, DE LA MORT. Il y a autre chose qui finira par trahir l’assassin. Premièrement, il était bien près de Chapeau puisqu’il a pu subtiliser ses papiers d’identité...

– Et secondement :

– Celui qui mariera Shapo est...

– ... notre homme ?

– Oui, tu comprends ?

– Certes.

Le Domino reprit :

– J’ai bon espoir qu’il ne me sera pas nécessaire d’attendre au mariage de Sapho pour pincer le meurtrier. Procédons.

– O.K. fit Belœil. Quand Ulric menace Marcel

Tremble de poursuites judiciaires, le grand boss du MIDI se fâche...

– Et il envoie le jeune Wattier enquêter à Chapeauville. Il déterre un vrai guêpier de crimes, de graissage et de protection hautement rémunérée.

Belœil fit :

– Ces informations scandaleuses contre Chapeau...

– Chapeau et un autre.

– L'assassin.

Le Domino reprit :

– Oui, ces informations qui auraient bosté toute une organisation de racketeers et de gangsters, il ne fallait pas qu'elles deviennent publiques. On assura leur secret en tuant Gérard Wattier.

– Alors, Domino, tu entres en scène ?

– Oui. Fort d'une adresse donnée par le mort, je me rends chez Hilairette Poirier et j'apprends qu'elle est la maîtresse de Chapeau...

S'interrompant, il sacra :

– Torrieu, que je suis bête !

– Qu'y a-t-il ?

– Il y a qu'Hilairette est dans le cas de mademoiselle X.

– Elle est en danger de mort, parce qu'elle en sait trop long, elle aussi ?

– Oui.

Le Domino ordonna à Augé :

– Tout de suite, appelle cette fille et dis-lui de se barricader chez elle, de n'ouvrir à personne. Quand nous arriverons nous frapperons trois grands et trois petits coups pour nous identifier.

Déjà Benoît était à l'appareil téléphonique.

Il écouta, raccrocha et se tournant vers le Domino, très pâle, les traits altérés, dit :

– C'est un agent de la police municipale de Chapeauville qui a répondu à mon appel.

– Il était chez Hilairette ?

– Oui.

- Que faisait-il là ?
- Une enquête ?
- Comment ? La sale police de Chapeauville veut-elle framer la petite Poirier ?

Augé dit d'une voix basse, sombre :

- Ce serait impossible maintenant.
- Pourquoi ?
- Parce qu'Hilairette est morte.
- Assassinée ?
- Oui, d'un coup de poignard au cœur.

Le Domino s'écria :

– Bâtèche, il est temps que ça finisse. Nous sommes dans notre dernier mille, je suis prêt pour la grande finale. Il reprit :

- Belœil ?
- Oui ?
- Envoie chercher immédiatement la secrétaire du bureau de feu Ernest Meunier.

Curieusement, Théo demanda :

- Pourquoi ?

– Tu le sauras bientôt. J’espère que ce que je pense ne sera pas détruit par les paroles de la secrétaire.

– Comment ?

– Bien. Sapho fait pister son mari ; il y a à cela une raison ? La jalousie peut-être. Elle veut d’abord le serrer dans un coin avec sa production de la vraie femme de Chapeau, Claire Courcy.

– Que vient faire cette Courcy dans cette galère ?

Soudain le Domino tressaillit :

– Si mon échafaudage détectiviste est bon, Claire Courcy doit être morte actuellement.

– Hein ?

– Oui, et je gage qu’elle l’est.

– Assassinée ?

– Naturellement.

– Pourquoi ?

– Parce qu’étant la seule vraie femme du big shot, elle est sa seule héritière selon la loi et Sapho aurait été non seulement meurtrière mais

aussi belle poissonne, car son crime ne lui rapporterait rien, absolument rien. Voilà pourquoi elle est morte actuellement. Seule sa suppression garantit l'avenir commun de Sapho et de son amant-meurtrier.

Augé raccrocha.

Il venait d'appeler.

Il dit :

– Domino ?

– Oui ?

– Je finirai par croire que tu parles au diable...

– J'avais raison, hein, mon Benoît ?

– Oui.

– Elle est morte ?

– Oui, assassinée. Le meurtrier semble avoir goût au poignard.

– La Courcy a été poignardée ?

– Oui.

Un coup timide fut frappé à la porte.

Belœil vociféra :

– Entrez.

Une vieille fille typique, espèce de vestige dernier de l'âge des suffragettes, toute vêtue de noir des pieds à la tête, entra et s'enquit :

– M. Belœil ?

– C'est moi, fit Théo.

– Vous désirez me voir ?

– Ah, oui, vous êtes la secrétaire de Meunier...

Elle corrigea :

– Je l'étais...

– Vous avez raison, mademoiselle...
mademoiselle... ?

– Claire Gagnier, dit-elle.

Benoît Augé pouffa en murmurant :

– Claire Gagnier ! Quel nom lourd à porter pour une vieille fille laide par dessus le marché ! nom qui rappelle jeunesse, beauté et voix divine...

– Plaît-il, fit mademoiselle Gagnier.

– Oh, rien, rien...

VIII

Le Domino prit la direction de l'interrogatoire :

– Mademoiselle ?

– Monsieur ?

– Meunier pistait pour Sapho Chapeau lors de son assassinat ?

– Oui.

– Sapho est allée plusieurs fois voir votre patron ?

– Oui.

– Parfois seule, et parfois avec un compagnon.

– Toujours le même ?

– Oui.

– Vous ne savez pas son nom ?

– Non.

Le Domino sortit une photo format carte postale, de sa poche et la montra à la vieille Claire, après quoi il la remit dans son gousset, disant :

– Est-ce lui ?

– Oui, c'est bien lui.

Belœil s'interposa :

– Minute, minute...

– Quoi ?

– Je veux voir cette photo.

– Dans une heure au plus tu verras l'homme en chair et en os ; ce sera bien supérieur.

Il ajouta :

– J'ai bien le droit de te tenir en suspens de temps en temps, n'est-ce pas, mon gros Théo ?

Se tournant vers mademoiselle Gagnier, il dit :

– Jusqu'à présent, le meurtrier n'a pas encore pensé à vous ; c'est pourquoi vous vivez encore. Mais dès la minute actuelle, je vous place sous la protection de la police.

– Ciel, je ne comprends pas, fit Claire d'une voix blanche.

– Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Belœil... ?

– Oui ?

– Tu te rends avec mademoiselle et quelques agents au bureau de feu Meunier.

– Pour quoi faire ?

– Contentez-vous d'attendre mon arrivée. Benoît, si tu veux venir toi aussi tu es le bienvenu...

– Je ne manquerais pas ce show pour tout l'or du monde.

– Allez, j'ai un petit téléphone à faire, SEUL, vous entendez ?

Belœil dit, badin :

– Tu en as un front, toi, Domino ; me mettre à la porte de mon propre bureau des quartiers généraux.

Quand il fut seul, le Domino signala un numéro à Chapeauville. Puis il prononça les

mystérieuses paroles qui suivent :

« C'est un ami qui te parle ; la secrétaire de feu Ernest Meunier en sait trop long pour ta santé et ta liberté. Si tu ne veux pas bénéficier de la potence, agis et agis vite. »

Alors le Domino accrocha et se rendit au bureau du détective privé.

IX

L'assassin !

Le dénouement fut rapide comme l'éclair.

Il y avait environ une heure que le Domino, Augé, Belœil et les agents de ce dernier étaient cachés dans la place, quand la porte s'ouvrit.

La vieille Gagnier, assise à son pupitre, tourna la tête.

Le nouveau venu n'était nul autre que l'avocat Germain, le fils adoptif de Chapeau.

Il ricana, dit :

– Tu vas mourir.

Et sortit son revolver.

C'est alors que le Domino fut plus vite que le meurtrier.

La balle partit de l'arme du Vengeur et

traversa le cœur du criminel avocat.

Alors le Domino dit à Belœil ;

– Ce sera toujours les frais d’un procès d’évités. Il ne reste plus que celui contre Sapho.

– Germain avait assassiné tous les autres ?

– Oui, Meunier, Wattier, etc, etc...

Le Domino reprit :

– Le morceau était trop gros ; Germain n’a pas été capable de l’avaler.

L’avocat était trop vorace. Non seulement voulait-il la femme mais aussi la fortune de son bienfaiteur.

– En somme maintenant il ne lui reste plus que la corde !

Cet ouvrage est le 804^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.